

VOYER, MARIE-HÉLÈNE. *L'Habitude des ruines. Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec*. Montréal, Lux éditeur, 2021, 214 p. ISBN 978-2-89833-009-4

Philippe Dubé

Volume 20, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1093929ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1093929ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, P. (2022). Review of [VOYER, MARIE-HÉLÈNE. *L'Habitude des ruines. Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec*. Montréal, Lux éditeur, 2021, 214 p. ISBN 978-2-89833-009-4]. *Rabaska*, 20, 337–340.
<https://doi.org/10.7202/1093929ar>

VOYER, MARIE-HÉLÈNE. *L'Habitude des ruines. Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec*. Montréal, Lux éditeur, 2021, 214 p. ISBN 978-2-89833-009-4.

L'essai de Marie-Hélène Voyer touche un point extrêmement sensible débattu à l'heure actuelle dans notre société. Effectivement, tout élément du patrimoine bâti semble condamné, à plus ou moins brève échéance, à disparaître, soit menacé par l'appétit vorace de certains promoteurs immobiliers ou, encore, oublié au beau milieu de nulle part comme rebut d'un autre temps. Ce livre est en fait le fruit d'une réflexion personnelle sur les restes d'une ancienne civilisation – la nôtre –, celle qu'on a qualifiée tout bonnement de traditionnelle. Il s'agit, en somme, dans cet ouvrage, d'une grande opération de mise en mots des maux de notre patrimoine. L'autrice, formée en littérature à l'Université Laval, enseigne actuellement au Cégep de Rimouski dans une région qu'elle connaît bien. Elle est de fait native de ce territoire et, tout au long de son essai, elle ne se prive pas d'y référer en enfilant comme des perles ses pensées lui venant aussi loin que de son enfance passée sur une ferme dans un rang du Bic où sa famille s'adonnait à l'agriculture. Ancré tout d'abord dans une expérience personnelle, son récit élabore, en sorte de plaidoirie, un réquisitoire sur les liens que nous entretenons avec les biens architecturaux de notre patrimoine.

D'entrée de jeu, Marie-Hélène Voyer nous avertit : « Il faut, surtout, interroger notre manière d'habiter, de nous projeter, de vivre ensemble dans cet espace qui nous échappe de tous bords. » (p. 21). Sur le fil extrêmement fin de son questionnement, elle arpente le territoire en le nommant « demi-pays », « presque pays » ou encore « un pas vraiment lieu », comme si, collectivement, nous vivions en sorte de fantômes fascinés par tout ce qui brille autour et ailleurs. Son texte offre de très belles envolées sur nos déchirements, nos contradictions, truffé de citations d'autrices et d'auteurs qui nous sont familiers. Pour en nommer quelques-uns : Arthur Buies, Jacques Ferron, Fernand Dumont, Gabrielle Roy, Gaston Miron, Pierre Perrault, Anne Hébert, Pierre Vadeboncoeur, Serge Bouchard, Pierre Nepveu, Mathieu Bélisle, etc.

Son ouvrage se divise en six chapitres, si on exclut l'introduction au titre évocateur « Tout file entre nos doigts », alors que la conclusion est intégrée au dernier chapitre. Le titre principal de son livre, « L'habitude des ruines », est tiré d'une citation prémonitoire du rimouskois Arthur Buies dans *Chroniques* (1875-1878), alors que son sous-titre annonce l'angle d'ironie qu'elle entend prendre dans ce ciglant plaidoyer. Le premier chapitre traite de « Ressouvenir » à travers sa propre souvenance où elle constate avec frayeur que le patrimoine est muet. Il ne dit mot et, comme tout le monde sait, qui ne dit mot consent. D'où sa très grande fragilité puisque son mutisme, par nature, en fait une victime idéale. Elle l'illustre comme suit : « Nos maisons banales

sont plus riches qu'elles n'y paraissent, car elles témoignent de l'assemblage complexe de nos unions et de nos ruptures, de nos espoirs et de nos déceptions. C'est toute la syntaxe de nos vies, tantôt noueuse, tantôt hachurée, qui s'y dessine. » (p. 29). Elle évoque ici la matière sensible dont est fait le patrimoine et, le plus souvent, qu'on abandonne parce qu'on ne l'entend pas.

Dans son deuxième chapitre, sous l'angle du « laidisme », elle dénonce vertement le vide qui nous entoure, car celui qui a perdu la mémoire nous prive d'un inestimable bien alors que « cette pathologie repose essentiellement sur la confiscation toujours plus grande de toute possibilité de faire communauté. » (p. 79). Le troisième portant sur les « Nostalgies sélectives », l'autrice fait remonter à la surface ses souvenirs personnels marquants, sertis d'observations percutantes sur ce qui nous entoure, réunissant mauvais goût et fétichisation d'un faux passé qu'on dénonce ici, en pointant du doigt « [...] cet enclos folklorique que constitue le Vieux-Québec. » (p. 96). Au détour d'une œuvre littéraire magistrale, comme « Kamouraska » d'Anne Hébert, l'essayiste induit très habilement des concepts qui traversent le patrimoine, comme le façadisme en tronquant l'authenticité par pur mercantilisme. « Alors que de vocation, le patrimoine devrait ramener aux sources d'une culture communautaire », citant Fernand Dumont dans *Raisons communes* (1995, p. 109), Voyer en arrive dans sa diatribe à un aveu en forme d'avertissement : « Un peuple ayant ainsi fait table rase du passé pour construire un présent en toc annonce à coup sûr qu'il a renoncé à transmettre quoi que ce soit à l'avenir. » (p. 101).

Dans un quatrième temps, elle aborde les « Démolitions en série » avec la destruction violente d'œuvres d'art public en autant d'exemples que celui d'Alma, de Place-Royale et du Cégep de Sainte-Foy où l'on s'est permis d'éradiquer de l'espace public des œuvres sculpturales qui donnent pourtant vie aux lieux qu'elles habitent. Cette « ardeur démolisseuse » lui inspire non seulement une profonde tristesse, mais aussi des pensées originales qu'on entend peu dans notre milieu. On n'a qu'à retenir : « On l'a vu au Québec, la préservation du patrimoine se présente comme l'un des dossiers les plus mystérieusement imperméables aux principes de recyclage et de récupération ». (p. 132). Dans ce chapitre, Marie-Hélène Voyer nous propose de surcroît une très belle virée dans Rimouski (p. 135-144) où, non seulement le Grand Feu de la *Nuit Rouge* du 6 mai 1950 a fait d'irréparables dommages en rasant plus du tiers du tissu urbain, mais l'histoire y est toujours absente. Puis, au cinquième chapitre intitulé « Après le déluge », on fait état des trop nombreuses disparitions causées par des sinistres naturels, des mains criminelles ou encore des expropriations massives comme celle de Forillon, en Gaspésie, ou encore à Sainte-Marie en Beauce et tous ces villages fantômes laissés en perdition dont elle dresse la liste (p. 159).

Le sixième chapitre reprend, en bis, les « Ressouvenirs » avec des réminiscences d'enfance liées à sa famille, à son grand-père notamment, qui nous font glisser sur l'importance et, en même temps, le dérisoire de certains souvenirs. « Quand je marche dans ces lieux de rien, sur ces terres ordinaires de mon enfance, ce sont à ces histoires que je pense. Des lieux de peu remplis d'histoire de rien. » (p. 202). Somme toute, en substrat de son propos, elle souligne qu'en cédant aux logiques marchandes, on crée autour de nous de véritables déserts de silence qui, par définition, n'ont plus rien à dire, sauf de laisser l'espace de nos vies dans un vide chargé d'insignifiance. Dans un dernier cri qu'elle intitule « Résister », elle rappelle en conclusion notre devoir le plus élémentaire comme société en ce qui regarde la conservation du patrimoine : « Redire la nécessité de préserver notre patrimoine bâti et notre patrimoine paysager, ces balises de notre mémoire extérieure qui irriguent notre mémoire intérieure. » (p. 207). En clair, en faisant disparaître de la surface de la terre les traces du passage de ceux et celles qui nous ont précédés, on crée pernicieusement les conditions d'une amnésie collective programmée. Cette absence viendra à la longue, non seulement vider de sens nos espaces de vie, mais nous priver de repères, d'histoires et de mots pour nous raconter sur un temps long.

Si l'on peut parler de faiblesse dans cet ouvrage – qu'on reconnait plutôt ici comme un travers –, elle réside dans le fait que M.-H. Voyer campe son argumentaire sur deux logiques : l'une mémorielle, l'autre esthétique (i.e. en sous-titre « Le sacre de l'oubli et de la laideur au Québec »). La première repose sur l'entrecroisement d'une mémoire personnelle et collective, et c'est à mon sens ce qui fait sa richesse et sa pertinence. Le collectif étant la somme des personnes qui le composent certes, le récit du groupe y perd évidemment au change si les individus perdent la mémoire. De fait, il s'appauvrit jusqu'à s'évanouir comme une plante sans eau. La deuxième est esthétique et c'est peut-être là que le bât blesse. On sait d'emblée que tous les goûts sont dans la nature et qu'en cette matière ils ne se discutent pas. De ce fait, baser son propos, comme elle le fait, sur la prémisse de la laideur est un faux pas qui fait boiter sa démarche d'une certaine manière. De notre point de vue, la préservation du patrimoine bâti, comme d'ailleurs tous les autres patrimoines qu'ils soient matériels ou immatériels, n'a de sens que pour ses qualités intrinsèques, c'est-à-dire à prendre essentiellement en compte, à traiter comme un document porteur de savoirs, de connaissances qui nous instruisent non seulement sur notre passé mais encore utiles pour le temps présent et futur. Aborder le patrimoine comme une archive qui nous offre en direct une lecture du passé devient du coup un bien inestimable qui devrait nous guider dans l'avenir. Les formes et les matériaux qui subsistent à l'usure du temps sont des indices d'une « santé » remarquable qu'on devrait chérir, car ils agissent

comme des révélateurs d'une histoire passée, vécue par des personnes qui possédaient, par leurs gestes, les secrets d'une vie longue et durable. Il ne s'agit pas ici de savoir s'ils sont beaux et rencontrent nos critères esthétiques, mais plutôt de les reconnaître comme des artefacts chargés d'information encore utilisable. Le patrimoine est en somme un livre de sagesse qu'il est judicieux de consulter régulièrement pour guider notre marche vers demain. La logique documentaire comme source d'instruction et d'inspiration prime, à mon sens, sur toutes les autres.

Pour terminer, j'aimerais simplement ajouter que la voix de Marie-Hélène Voyer démontre dans ce livre ses talents de virtuose où la variété des tonalités à travers les mots choisis offre une musique tonifiante à entendre. D'ailleurs, son œuvre poétique (*Expo Habitat*, 2018, et *Mourons des champs*, 2022) traverse *L'Habitude des ruines* de belle manière en apportant un regard cinglant et un point de vue singulier qui nous serait utile, gens du patrimoine, de prendre en compte plus sérieusement. Sa méthode est simple, être à l'écoute en son âme et conscience, comme on disait autrefois, d'une vibration intérieure, intime, où sens et sensibilité ne font qu'un. À lui seul, l'agencement des mots peut agir comme un mantra, nous délivrant magiquement d'une souffrance qui pèse. C'est à ce prix que l'autrice s'est prêtée au jeu de dire et redire son mal-être, ce qu'elle croit être juste et bon de mieux nommer pour elle et pour les autres. On peut lire ce livre comme une longue litanie qui se transforme en lettre d'amour au territoire où le cri se mêle au chant et à l'étreinte dans un puissant désir de faire corps avec lui. Dans son invitation à l'empayement, il y a une réelle poésie du pays habité par des âmes à mieux incarner de génération en génération.

PHILIPPE DUBÉ

Professeur retraité de l'Université Laval